

CHRISTIAN JELSCH

On a tué la maîtresse

GUNTEN

Du même auteur :

Plus belle qu'un blanc

Cerisier en fleurs

Cité Parc

Sur mon chemin

Mon cœur sur le gazon

Un enfant sur le green

« La joie du juste
Est que justice soit faite »

Charles le Sage
(1338-1380)

Couverture : ©Depositphotos Inc./everett225

Droit licence : № 12284976

© **GUNTEN**, 2018

<http://www.editionsgunten.com>

ISBN : 978-2-36682-189.5

Jeudi 29 Mars 2018...

Les couloirs de la Maternelle grouillent de monde. Les enfants de quatre à cinq ans et leurs parents toujours un peu anxieux se massent devant la porte de la classe des Moyennes sections de Maîtresse Julie. La porte reste désespérément fermée. Personne à l'horizon, même pas une aide-maternelle ne pointe le bout de son nez. Les adultes impatients de confier leur «bébé», leur «trésor», leur «princesse», frappent, tambourinent, rien n'y fait. Restriction budgétaire oblige, la Maternelle ne dispose que d'une aide-maternelle pour deux classes, ce qui paraît bien insuffisant au regard des multiples activités et aléas journaliers. Sa collègue Odile, et Amandine, l'assistante attribuée à son service chaque matinée, ne se préoccupent aucunement de ce vacarme, préférant se consacrer exclusivement à leurs élèves qui affluent en nombre, une trentaine. Amandine, devant le mécontentement de plus en plus bruyant de parents vite irrités, court prévenir Marie-Claire, la directrice, du retard inhabituel de Julie tendant à se prolonger. Mais que fait-elle donc ? Ce n'est pas la

peine de s'affoler ou même de paniquer... Les parents les plus pressés se dépêchent de laisser à la pauvre assistante, désemparée, submergée, leur petit bambin, certains pas vraiment réveillés, d'autres, la goutte au nez ou secoués par la toux, franchement malades. Avec son double de clés Marie-Claire ouvre enfin la porte de cette classe toujours gaie, colorée, qui respire la joie, la sérénité... D'emblée on s'y sent bien, à l'aise. On voit que la maîtresse aime son travail, offrant aux enfants un bel environnement, paisible et accueillant. La classe est prête pour entamer la journée dans les meilleures conditions; tout est à sa place, bien ordonné, agencé comme il se doit. Samira a fait le ménage à fond ce mercredi, cela se voit, le sol propre brille de mille feux et ça sent bon l'odeur des produits d'entretien. Il ne manque que Julie... En attendant, Amandine doit gérer seule dans la classe l'arrivée de tous ces petits, surpris de cet accueil particulier et surtout de l'absence de celle qu'ils appellent «la gentille maîtresse». Ils vont et viennent sans trop savoir où, les uns attendent assis à leur table, les autres se précipitent au coin jeux ou au coin lecture, d'autres encore veulent dessiner. Visiblement débordée, la pauvre aide-maternelle ne sait plus où donner de la tête ou de la voix. Marie-Claire, dans le couloir, rassure les familles en leur disant de partir tranquilles, la maîtresse habituellement si ponctuelle n'allant sûrement plus tarder. Il n'y a vraiment pas de quoi se faire de souci, de stresser et de s'agiter ainsi. Elle retourne dare-dare au secrétariat situé dans l'autre bâtiment, espérant avoir des nouvelles. A défaut elle appellera sur le portable de Julie. Au passage elle jette un rapide coup d'œil sur le parking; la Clio noire de Julie

n'y est pas. La directrice ne s'inquiète pas outre-mesure, tout le monde peut être victime d'une panne d'oreiller, d'un empêchement ou d'un événement imprévu, de dernière minute. Malgré son sérieux exemplaire, étrangement Julie n'a pas non plus appelé l'école. Elle habite à une quinzaine de kilomètres de la ville, direction Besançon, dans le village de Lavans-les-Dole. Fin mars les routes sont praticables depuis longtemps. La jeune secrétaire, Carole, personne avenante, d'humeur toujours égale et soucieuse de faire au mieux pour chacun, appelle, rappelle le seul numéro pourtant exact de Julie qui ne possède pas de fixe; aucun retour, aucune réaction. Sans doute se dépêche-t-elle sur la route, gênée par ce retard imprévu qui se prolonge. Les minutes s'égrènent, les heures passent, la matinée s'écoule et se termine toujours sans le moindre signe rassurant, sans la moindre nouvelle. Amandine a fait ce qu'elle a pu; à midi, sans dramatiser la situation, elle rend les enfants à leurs parents puis conduit les demi-pensionnaires à la cantine. Cette fois Marie-Claire s'inquiète ouvertement de cette étonnante absence. Annette et Maurice, les parents de Julie ont été eux aussi contactés mais ne savent rien. L'inquiétude, maintenant bien présente secrètement, se propage, mais tout est fait pour ne pas perturber les enfants. «Elle est où la maîtresse?», dit l'une; «Elle est malade?», dit un autre. Oui, on aimerait bien; on espère même qu'elle soit alitée, fiévreuse et que son téléphone soit hors d'usage; on n'ose pas encore imaginer plus grave, mais de sombres hypothèses commencent à germer, véhiculées par Odile notamment, toujours aussi négative en ce qui concerne sa collègue de moyenne section. Sera-t-elle pré-

sente cette après-midi ? C'est à souhaiter. Un des parents, Stéphane Coly, dont le fils Rémi figure parmi les élèves de Julie, fonctionnaire de police de surcroît, se voit informer de cette inexplicable absence, de plus en plus alarmante au fil des heures. On ne peut que remarquer cet homme élégant, un solide gaillard à la barbe brune bien soignée et, portée autour du cou et sur ses épaules, une large écharpe rouge attirant ostensiblement les regards. Dans un premier temps il signale officieusement ce qui pourrait être une disparition au commissaire qui dépêche, sous la pression de son inspecteur, deux policiers au domicile de l'introuvable maîtresse, rue du Four banal, une ancienne maison, d'un autre siècle, toute simple, sans cachet particulier. Devant la porte, un chat gris, sûrement celui de Julie, les accueille de ses miaulements chaleureux ; la queue dressée il se frotte langoureusement aux jambes des deux hommes cherchant difficilement à s'en dépêtrer de peur d'un malencontreux et nauséabond pipi. Personne ne répond aux sonneries appuyées et renouvelées à plusieurs reprises. Une inspection rapide des lieux ne décèle rien de particulier, de suspect. Les abords semblent calmes, déserts ; aucune effraction n'est constatée. Tout semble normal ; les volets rouges en bois sont ouverts. Stéphane aime secrètement Julie d'un amour naissant qui ne demande qu'à grandir. Il met de suite les bouchées doubles pour retrouver la voiture immatriculée DT873SZ-39. Avec l'accord de son supérieur, il invite la police municipale doloise au moins à participer aux recherches intra-muros. Tout le monde ouvre l'œil avec une Clio noire en ligne de mire. Rien d'important ou de significatif n'est signalé en ce jeudi ; les rondes incessantes

s'avèrent infructueuses. Après deux bonnes heures de route, les parents de la jeune femme, en panique, arrivent de leur campagne haut-jurassienne à destination dans le village de Julie. Ils possèdent le double des clés. Là aussi, comme dans la classe, tout est bien ordonné ; l'intérieur, à l'image de son occupante, coquet, agréable à l'œil, petit nid douillet, ne laisse à première vue rien entrevoir de louche ou d'anormal. Le chat en profite pour rentrer et réclamer sa nourriture journalière, des croquettes et du lait ; il en reste encore dans ses deux gamelles respectives. Le soir arrive trop tôt et dans l'angoisse. La nuit tombe avec une seule et unique question : « Où est donc Julie ? » Maurice et Annette restent sur place, la peur au ventre, redoutant une possible funeste tragédie : enlèvement, accident, meurtre perpétré par un pervers, un déséquilibré... ? On a l'impression qu'il y en a de plus en plus... Les parents ne croient absolument pas au suicide ; malgré le décès de Lucas, son fils, voici trois années, Julie semble avoir repris goût à la vie ces derniers temps. Toute émoustillée, elle faisait même dernièrement des projets qu'elle gardait pour l'instant en elle. Et puis ce n'est ni dans sa nature, ni dans sa mentalité... Dans ces circonstances on imagine souvent le pire, même en essayant de se persuader du contraire, c'est humain. Maurice essaie en vain de rassurer comme il peut Annette qui n'arrive pas à dormir. Il est désolé. Tous deux, dans le silence pesant de cette maison retenant sa respiration, commencent à affronter ensemble ce qui sera la plus dure épreuve de leur vie. Ils songent également à leur fils Antoine, épileptique, resté seul à la maison pour assumer la ferme, la chèvrerie d'Annette et tout le reste. Bûcheron de son mé-

tier, Maurice avait prévu pour le lendemain d'importantes coupes de bois ; il espère encore une bonne nouvelle, un coup de fil salvateur de sa fille, du commissariat, de la gendarmerie, peu importe de qui... annonçant la fin heureuse de cette intense frayeur passagère. Mais le portable de Julie ne répond toujours pas, pire encore, il n'a pu être localisé. L'enquête de voisinage n'a rien donné. Personne dans les parages n'a vu ou aperçu Julie depuis mardi en fin d'après-midi ; personne n'a remarqué quoi que ce soit d'anormal dans cette rue étroite du Four banal... Annette se souvient subitement que sa fille, qu'elle aime comme une mère peut aimer son enfant, lui avait mentionné, lors de sa dernière venue à la maison, le nouveau spectacle de Franck Dubosc à la Commanderie de Dole. Elle comptait y aller. Tous deux, au beau milieu de la nuit, debout tout habillés, en informent Stéphane qui leur a laissé ses coordonnées. Qui sait, ce renseignement pourrait s'avérer précieux... En effet, après une rapide vérification, l'humoriste était bien de passage à Dole ce mardi soir. Prompt au démarrage, Stéphane enfourche sa moto, une puissante japonaise, pour se rendre aux abords de la salle de spectacle dans l'espoir d'y trouver un indice, même infime, et pourquoi pas la Clio noire. Il y est rejoint par d'autres fonctionnaires de police. Le temps presse, il faut faire vite. La réponse ne se fait pas attendre. Après vérification de la plaque d'immatriculation, il s'agit bien de la voiture de Julie, garée seule juste à côté du stade sur le vaste parking du Pasquier, à l'écart, dans un coin sombre et reculé. Arrivée peut-être à la bourre, faute de places ailleurs elle avait dû ranger là sa petite Clio, à priori en état, fermée, sans signe visible d'effraction ou de quelconques rayures.

Il fait nuit, les lampes-torches ne décèlent sûrement pas tout. La voiture sera examinée à l'aube, révélant, espère-t-on, des indices utiles pour la suite et la réussite de cette enquête. Néanmoins Julie reste introuvable. A-t-elle disparu avant ou après le spectacle, et surtout pour quelle raison ? A ses collègues les plus proches, toute excitée, elle parlait assez souvent de la future venue de Franck Dubosc à Dole, à ses yeux un réel événement car elle appréciait énormément cet humoriste qu'elle qualifiait de « drôle et sincère, avec une sensibilité à fleur de peau ». Elle avait hâte d'assister à son spectacle, prometteur d'après les avis donnés sur internet.

Vendredi 30 Mars...

Aucune bonne nouvelle à l'horizon. L'expertise de la voiture ne révèle rien de plus. Julie est officiellement portée disparue. Le commissaire demande à Stéphane, chargé de l'enquête et profondément attristé, de résoudre au plus vite cette affaire. Il va se dépenser sans compter ni ses heures, ni son énergie ; pour un temps Rémi passera au second plan. Personne, pense-t-il, ne connaît les réels sentiments qu'il éprouve pour la maîtresse de son fils... Elle ne lui est pas insensible également et, en manque d'amour, ressent même pour cet homme, charmant et droit dans ses bottes, une attirance feinte jusque-là, mais qui à n'en pas douter, allait se concrétiser prochainement. Le bonheur lui tendait à nouveau les bras. Plus les heures passent, plus le visage crispé de l'inspecteur témoigne son angoisse. Ses paroles se font rares, le strict nécessaire pour mener à